



You have downloaded a document from
RE-BUŚ
repository of the University of Silesia in Katowice

Title: La dystopie musulmane en tant qu'expression du conflit L'exemple de 2084 : La fin du monde de Boualem Sansal

Author: Ewa Drab

Citation style: Drab Ewa. (2018). La dystopie musulmane en tant qu'expression du conflit L'exemple de 2084 : La fin du monde de Boualem Sansal. "Romanica Silesiana" (No. 2 (2018), s. 62-71)



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIwersYTET ŚLĄSKI
W KATOWICACH



Biblioteka
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki
i Szkolnictwa Wyższego



EWA DRAB

Université de Silésie à Katowice

La dystopie musulmane en tant qu'expression du conflit L'exemple de *2084: La fin du monde* de Boualem Sansal

Muslim Dystopia as Expression of Conflict. The Example of
2084: La fin du monde by Boualem Sansal

ABSTRACT: The present paper aims at describing Boualem Sansal's *2084: La fin du monde* (*2084: The End of the World*) in terms of dystopia used to address the question of conflict rooted in the totalitarian ideology. The author focuses on the creation of a dystopian society whose main characteristics, such as control, propaganda or abuse of power, help to portray the divisions introduced by the state and impacting upon the oppositions within and outside the system. Hence, a brief description of the novel's setting is followed by the outline of three types of conflict: individual, internal and external. Then, the importance of dystopian poetics in the context of the West-Middle East opposition is stressed, which allows to proceed to the interpretation of particular threads of the book. The final part of the reflection compares *2084* with *1984* by George Orwell in an attempt to decide if any consensus is achievable.

KEY WORDS: Boualem Sansal, conflict, dystopia, totalitarianism, George Orwell

Sur la toile de son livre *2084: La fin du monde* (2015), Boualem Sansal dépeint l'Abistan, un pays dont l'instance suprême de l'État, Abi, agit également comme un messenger de Dieu. C'est lui qui, en réalisant le plan divin sur terre, se situe au sommet de la hiérarchie politique et religieuse de la nation. Tandis qu'Abi incarne Dieu Yölah, l'État compris en tant que système administratif est représenté par l'Appareil, l'autorité qui conduit des inspections incessantes de la société pour que les citoyens adhèrent aux règles imposées par le pouvoir. Un lien entre les deux, Abi et l'Appareil, s'établit grâce à la Juste Fraternité, un comité chargé de la supervision du comportement des habitants du pays. Malgré la pré-

tendue division des autorités, leur but reste le même : assujettir la population de sorte que les privilèges des élites soient préservés. Que ce soit d'un point de vue administratif ou religieux, les institutions tentent de construire un régime totalitaire dans lequel l'individu n'est qu'un rouage d'une grande machine de l'État. Le pouvoir manipule donc les citoyens par religion et propagande en multipliant des divisions et en effectuant le plan de contrôle total de la société. D'une part, les gens convaincus de l'infaillibilité du système seront enclins à accepter toute décision de l'État, même au détriment de limitations sur la liberté personnelle. D'autre part, les citoyens partagés sont incapables de s'unir afin de s'opposer au gouvernement. Au sein d'une telle société se trouve le protagoniste du livre, Ati. Au début de la narration, il demeure au sanatorium dans les montagnes en raison de la tuberculose, isolé des diktats du pouvoir. C'est donc là où le protagoniste apprend à penser indépendamment. La métamorphose progressive du personnage principal devient le centre de l'intrigue du roman, particulièrement visible au moment où le convalescent rejoint sa communauté. Ati commence à se poser des questions dévoilant la divergence entre la réalité et les paroles du gouvernement. La recherche des réponses permet d'observer que le monde de l'Abistan se caractérise par la présence de conflits, parmi lesquels certains restent silencieux.

L'œuvre de Sansal inspire la présente analyse dont l'objectif serait de déterminer comment les mécanismes dystopiques servent à illustrer de différents côtés du conflit au sein de la littérature contemporaine dans le contexte de l'opposition des cultures et des religions occidentale et orientale. Afin de l'atteindre, il faut d'abord comprendre l'architecture de la dystopie, dans laquelle le système totalitaire de pouvoir joue le rôle principal, et la manière de parler du conflit à travers une image convaincante du monde présenté dans le roman. Or, c'est sur la représentation du monde littéraire que l'auteur se concentre.

Le portrait détaillé de la réalité de l'Abistan sert à mettre en avant la critique du régime totalitaire, articulée grâce à la description des mécanismes de l'oppression de l'individu, par exemple l'absence de débat politique ou d'intimité, la domination de l'administration ou de la discorde (MACLEOD, 2003 : 230). En fait, Boualem Sansal crée délibérément une dystopie, lui offrant des outils nécessaires afin de parler du conflit interne de l'individu, ainsi que du conflit à l'intérieur du pays et de la mésentente entre les cultures, fondée sur la crainte d'un monde soumis à la domination de l'islam. En réponse à cette opposition constatable entre le monde islamique et la civilisation occidentale, principalement due à la peur des attaques terroristes effectuées par les fondamentalistes, Sansal se sert de la dystopie basée sur *1984*, le roman de George Orwell publié en 1949, dont les traits caractéristiques permettent de mettre en relief des questions politiques et sociales urgentes et aussi de se pencher sur un avenir possible de la suprématie musulmane exagérée par de maintes craintes.

En d'autres mots, la dystopie alimente la vision de la nation totalitaire et le commentaire sur son caractère conflictuel. Cependant, il n'est pas possible

de discuter de la dystopie sans faire référence à la littérature utopique ou de science-fiction. L'utopie traditionnelle, qui présente un système parfait mis en place dans le futur, a disparu à cause de l'influence dévastatrice des événements du XX^e siècle, comme l'avènement du totalitarisme et des guerres génocidaires (JAMES, 2003 : 219). Cependant, des éléments utopiques ont pénétré la littérature science-fiction, en devenant ainsi la partie inhérente du genre, ou ont évolué jusqu'à ce que l'utopie devienne la dystopie, notamment en raison de la dictature du système restreignant la volonté de l'individu ou parce qu'il est difficile d'empêcher la création des élites qui gouverneraient le reste de la société (2003 : 219–220). Par conséquent, la dystopie, née de la culture de contrôle, s'est avérée être une réponse à l'incapacité des auteurs d'imaginer un meilleur monde ou une alternative aux atrocités du XX^e siècle. En étant une image d'une société oppressive (2003 : 220) au sein de laquelle l'homme, souvent privé d'émotions ou de compétence de réfléchir, est surveillé par le gouvernement, la dystopie fournit des instruments de critique des régimes à travers l'exagération des défauts de l'époque et leur projection sur l'avenir. Ainsi, le genre s'inscrit bien dans le discours de science-fiction, principalement parce que « la SF donne forme aux désirs et aux inquiétudes existentielles du monde actuel » (CARPENTIER, 1985 : 14). La science-fiction, même si associée en général avec des visions futuristes, y compris la conquête de l'espace ou la connaissance des technologies fantastiques, reflète bien les craintes liées au progrès de l'humanité, notamment dans la variante dystopique. Grâce à la distanciation et la spéculation sur des options de l'évolution du monde prévues par les auteurs, la science-fiction incite le lecteur à réfléchir sur « des destinées possibles de l'humanité, menacée par son progrès et son opulence » (1985 : 14). La science-fiction sert également à se pencher sur la question de la condition humaine aujourd'hui et demain. En effet, des relations, y compris des conflits et des divisions, dans diverses configurations, par exemple entre supérieurs et subordonnés, entre le peuple d'une société donnée et leur gouvernement ou, finalement, entre des nations séparées constituent les fondements du monde décrit et étudié par les auteurs de science-fiction ou de dystopie. Le genre est donc une bonne méthode d'examiner les craintes provoquées par les transformations politiques qui ont contribué à la transition de l'utopie vers la dystopie. Il semble que les lecteurs trouvent dans le genre un reflet de ce qui leur fait peur, c'est-à-dire de « mensonges systématiques, fabrication de 'faits alternatifs' [...], contrôle du réel, infaillibilité du pouvoir, autoritarisme brutal, etc. » (ASSOULINE, 2017 : 13). Le contexte social spécifique favorise donc la création des histoires dystopiques comme celle proposée par Sansal où une société musulmane imaginée émerge victorieuse du conflit avec l'Occident, représenté par la dictature esquissée par Orwell dans *1984*. Mais comment la représentation du régime totalitaire détermine-t-elle la dystopie de Sansal ? Comment la dystopie exprime-t-elle l'idée de conflit dans le roman ? Et enfin, existe-t-il une chance de trouver une solution ou un consensus ?

Le conflit interculturel mis en relief à l'aide de la dystopie est fondé sur le besoin de créer des divisions. Par conséquent, le concept de frontières, littérales ou métaphoriques, s'établit en tant que facteur déterminant la narration. L'individu, instruit par l'État de percevoir son pays en tant que totalité du monde, nécessiterait un peu d'indépendance pour se poser la question suivante : « Qu'est-ce que la frontière, [...] qu'y a-t-il de l'autre côté ? » (SANSAL, 2015 : 39). La notion de frontière géographique implique automatiquement la présence de l'autre qui peut être dangereux ou qui peut, par comparaison, mener à la réfutation du gouvernement. La présence des bornes peut aussi suggérer un conflit latent ou sa prédiction. Même si moins visibles que les frontières géographiques, les limitations au sein de la communauté sont inhérentes à une société dystopique. Isolés et limités, les habitants du pays demeurent dépourvus de savoir, mais ils se rendent compte, par exemple, que les élites occupent le sommet de la hiérarchie. D'une part, l'infinitude de l'Abistan comme pays et comme concept renforce l'image de la puissance mondiale, bien que l'incapacité de vérifier l'existence des frontières constitue le fondement du conflit. D'autre part, puisque les citoyens, séparés et conscients de la ségrégation, ne visent pas à se révolter, les divisions contribuent au maintien du système de contrôle et d'ignorance. En fait, « la frontière est ce qui sépare le bien du mal » (2015 : 274), un concept unimaginable de l'étranger qui dissimule l'Ennemi.

La peur de l'adversaire invisible s'ajoute à d'autres craintes suscitées par le système tandis que l'anxiété et l'humiliation des individus peut engendrer un conflit de nature psychique. L'Appareil réalise ses objectifs grâce à la capacité d'évoquer le sentiment d'angoisse auprès des citoyens, qui craignent des erreurs lors des inspections, en contact avec l'administration ou en effectuant des activités quotidiennes. Puisque les gens ressentent un désir accablant d'être un croyant exemplaire, toute forme d'objection civique est entravée par la peur du péché ou de la déviation, y compris vers l'autre. La croyance aveugle justifie, en fait, toute démarche des privilégiés, qui accomplissent la volonté de Dieu. Tout événement est enraciné dans la foi, tellement dominante qu'elle éclipse d'autres sphères de la vie, fournissant à l'Appareil un outil totalitaire de gouvernement. Selon l'auteur, « l'écrasement de l'homme par la religion » (2015 : 81) s'additionne clairement au diktat du péché et cimente la haine contre ceux qui perturbent l'homogénéité de la société, c'est-à-dire contre les mécréants. La crainte d'être pris pour un hérétique se lie naturellement à la peur de la dénonciation. L'auteur met en relief les méthodes intransigeantes du système dont les membres examinent minutieusement chaque citoyen lors des inspections ou condamnent les pécheurs aux exécutions publiques et les font disparaître s'ils posent une menace au régime.

La description de l'inspection constitue une représentation symbolique du système oppressif qui provoque la naissance du conflit interne chez Ati. Lors de l'entretien officiel avec le comité de la Santé morale chacun est interrogé sur

ses péchés et prouve de dévouement, ainsi en se rappelant qu'il est observé sans trêve, emprisonné dans le néant du pays infini. Le doute signifie donc se détourner du modèle de citoyen idéal inculqué par le régime. La condition psychique d'Ati après l'inspection en constitue une preuve : « [...] le film de l'Examination tournait en boucle dans sa tête. C'était le film d'un viol consenti qu'il subirait chaque mois [...] Quelle issue ? » (2015 : 91). Déchiré, Ati se voit coincé par l'arrangement dans lequel il reste planté sans aucune solution satisfaisante. Puisque dans la société dystopique la seule manière à portée de l'individu de donner une signification à son existence est de répondre aux attentes clairement définies de l'État, le protagoniste, en tant qu'enfant du système, devrait se soumettre à tout contrôle. Cependant, il réclame aussi le libre arbitre et, ainsi, un besoin flagrant de liberté se heurte contre le sens du devoir. Le protagoniste se demande aussi s'il est possible d'extraire des sentiments positifs de sa relation de contrainte avec le gouvernement : « Un viol consenti répété jour après jour [...] devient-il une relation d'amour ? » (2015 : 91). Pourtant, la subjugation de la nation, bien que la violence impliquée soit physique uniquement dans des contextes particuliers, conduit à la résistance qui peut éclater sous la forme d'une révolte seulement si le sentiment d'injustice surpasse celui de peur.

Pour Ati, le moment de réflexion est son séjour au sanatorium pendant lequel il avance sur le chemin de la métamorphose, comme d'autres protagonistes des romans de dystopie, seuls et isolés « comme tout dissident dans un pays totalitaire »¹ (MACLEOD, 2003 : 230). Ce qui change en lui, c'est la manière de percevoir le monde, car il se rend compte de l'existence du conflit. En outre, en apprenant le mythe de la frontière, il formule l'objectif à atteindre, c'est-à-dire trouver le monde de l'autre côté. Mais d'abord, le héros remarque la présence des apostats, considérés comme les principaux émeutiers prêts à détruire l'ordre social au cas où ils fuiraient le contrôle de l'État. La visite dans le ghetto « des populations antiques, restées accrochées [...] à de vieilles hérésies » (SANSAL, 2015 : 101), prouve que le rejet du mythe d'Abi, nommé Bigaye par les mécréants, est possible et que dans un monde de liberté et de diversité un autre point de vue ne devrait pas se traduire par incrimination. En vivant indépendamment du diktat de la nation, l'enclave a clairement développé « une culture de la résistance » (2015 : 109) et une certaine liberté, manifestée, entre autres, par la participation inhibée des femmes dans la vie du ghetto. Le bannissement des Renégats leur a permis, ainsi, d'obtenir un genre spécifique d'autonomie, en vigueur uniquement dans leur domaine. Effectivement, ils ne sont pas punis pour l'impiété ou pour les blasphèmes « moquant l'Abistan, ses croyances et ses pratiques... » qui apparaissent sur les murs sous forme de graffitis, par exemple : « Mort à Bigaye » ou « Yölah c'est du vent » (2015 : 111). Néanmoins, la tolérance des apostats par le pouvoir garantit l'obéissance des citoyens, peureux des Regs s'évadant de leur

¹ “[...] as any dissident in a totalitarian state” (trad. E.D.).

prison et profanant la terre sainte de l'Abistan. Les enclaves constituent, par conséquent, un avertissement contre l'autre et aident le gouvernement à opprimer la société. L'État favorise la discorde à l'intérieur du pays, y compris la réticence envers les hérétiques, parce que le pouvoir en a besoin afin de supprimer des initiatives de révolte et, à travers l'angoisse, priver les gens de leur volonté. En fait, la chasse aux dissidents religieux introduit la question de conflit interne vu en tant qu'outil de contrôle.

En conséquence, le conflit permet de maintenir le *status quo* dans le pays. Tandis que ceux qui défient les normes dictées par le pouvoir sont poussés vers le ghetto, la présence de l'Ennemi extérieur mobilise les habitants pour protéger leurs valeurs nationales. L'auteur révèle progressivement l'histoire de la région, régulièrement réécrite, dont la partie clé est la série de guerres saintes, y inclus nucléaires. Puisque tous les opposés à l'hégémonie de l'Abistan deviennent immédiatement leur ennemi, un long différend avec le reste du monde a transformé la perception de l'autre par la société. Bien que l'identité des partis de conflit international ne soit pas exprimée directement, l'Abistan évoque des associations avec un pays musulman d'une manière suffisamment claire pour que l'auteur puisse faire allusion à l'opposition entre l'Ouest et le Moyen-Orient. Le nom de Dieu en qui les gens croient, Yölah, ressemble vivement au nom d'Allah, c'est-à-dire « dieu » en langue arabe et en islam. De plus, Sansal introduit sur les pages de son livre les paroles de la *chahada*, ou la profession de foi de la religion musulmane, à savoir son début : « Il n'y a de dieu que... » (2015 : 156), ce qui fait penser aux véritables piliers de l'islam (MILOT, 1975 : 148), par exemple à Ramadan, le mois de jeûne auquel le roman également fait allusion en évoquant la célébration de la semaine d'abstinence. Parmi plusieurs autres références, linguistiques et culturelles, se distingue aussi la question de vêtement. Le *burni*, ou « l'uniforme du croyant, il le porte comme il porte sa foi » (SANSAL, 2015 : 163), rappelle la burqa, le voile cachant la silhouette porté par les femmes, en Abistan obligatoire pour les deux sexes. L'auteur ne se contente pas de ne citer que quelques indications aussi dans le contexte de l'autre côté du conflit. En fait, l'Ennemi a de nombreuses caractéristiques des pays européens. En décrivant les fragments de l'histoire, l'écrivain dévoile que le régime et la langue de l'Abistan ont été créés après la première Grande Guerre sainte avec « un conglomérat de peuple dégénérés et barbares dont les terres s'appelaient les Hautes Régions Unies du Nord » (2015 : 121), ce qui suggère l'Europe, surtout que la référence se répète vers la fin du livre à propos de l'Angsoc, la Grande Bretagne en version orwellienne, suivant l'allusion au « prestigieux et gigantesque musée appelé Louvre ou Loufre » (2015 : 240). Finalement, à part d'autres analogies liées à l'identité de chaque parti du différend, Ati est invité par l'un des personnages à un musée interdit où sont exhibés des accessoires du XX^e siècle. Initialement, le protagoniste démontre une grande ignorance de l'histoire et d'autres pays à la suite de la propagande de l'État.

C'est au musée où il apprend l'existence d'un autre style de vie et d'une culture occidentale.

L'Abistan alimente une guerre constante avec l'Ennemi. Le conflit interne avec les Regs a été conçu pour permettre de « canaliser les haines et les colères, et renforcer l'idée d'une race supérieure pure [...] menacée par les parasites » (2015 : 257) mais le même concept peut aussi être projeté sur l'antagonisme avec l'adversaire de l'autre côté de la frontière, réelle ou imaginée. L'anéantissement d'autres cultures lors des guerres épuisantes pour faire de l'Abistan le plus grand pouvoir du monde a conduit à l'établissement de la légende d'Abi, de l'Appareil et de la nation subordonnée à Yölah et aux élites. Pourtant, comme le sort des gouvernements change rapidement, ainsi prouvant que l'histoire revient à son point de départ tandis que les sociétés oublient leurs erreurs, le maintien du pouvoir exige une idéologie efficace qui aiderait à convaincre les citoyens de l'indispensabilité de leurs commandeurs. Ainsi, une référence claire au totalitarisme fait penser au contexte extra-littéraire, ce qui affiche *2084* en tant que réponse au conflit entre les pays occidentaux et le Moyen-Orient. En effet, le système de fonctionnement de l'Abistan reproduit des principes choisis de l'idéologie islamiste. Il est possible de dire que le totalitarisme alimente l'islamisme si, comme le remarque Jeffrey BALE (2009 : 79, 81), le premier offre à une nation particulière une vision presque utopique de la suprématie d'un peuple, même si la réalisation d'une telle vision demande le contrôle absolu et la limitation de la liberté, et le second est un mouvement anti-laïque fondé sur les interprétations radicales et intolérantes de la religion musulmane qui s'oppose aux institutions démocratiques de l'Occident et lutte contre les incroyants. La même dépendance se distingue en Abistan où l'idéologie totalitaire rend possible l'imposition d'un seul point de vue, profitable à l'État. En d'autres mots, le combat avec ceux qui sont différents, ou avec l'Ouest, la surveillance, la suppression de la liberté ou la tendance à la fausse libération de type orwellien constituent les éléments communs pour l'islamisme et le totalitarisme (2009 : 78, 82), emprunté par le monde de *2084*. Ainsi, à travers la référence aux idéologies dangereuses, Sansal indique la source du conflit, c'est-à-dire la radicalisation, l'isolement et le contrôle.

Dans la vision sombre et intransigeante proposée par Sansal, l'espoir rappelle un rêve fantasmagorique. La désunion détermine tout aspect de vie en Abistan, à partir des relations entre l'État et le peuple et en terminant par la perception de la réalité par l'individu. Est-il donc possible de trouver un consensus dans un arrangement qui exclut l'égalité et le dialogue au profit de la soumission ? Il semble que les habitants de l'univers construit par l'auteur soient incapables d'offrir une solution efficace, même si le nouvel ordre prépare une rotation du pouvoir et planifie de « démanteler l'Appareil » ou de « réveiller les gens » (SANSAL, 2015 : 254). Ceci n'offre aucune solution permanente principalement à cause de la périodicité de la dictature et la précarité de la démocratie. Pourtant, la réflexion strictement théorique suivant l'analyse du monde du roman procure une réponse à la ques-

tion de la peur de la domination islamique ressentie par les sociétés occidentales. En réalisant les hypothèses les plus terrifiantes des lecteurs, Sansal peint une image d'un pays quasi musulman dont la supériorité implicite sur le reste du globe engendre chez le public une anxiété encore plus grande. Le regard plus attentif découvre, cependant, une observation pertinente que l'auteur cherche apparemment à transmettre. Effectivement, le système totalitaire n'est pas typique d'une religion ou d'une culture particulière tandis que l'abus de pouvoir constitue une menace universelle. En faisant référence à *1984*, Sansal souligne le fait que le monde devrait craindre la dictature, qui revient périodiquement, au lieu d'une culture ou d'une confession donnée. Au-delà du rapport intertextuel qu'a *2084* avec le texte d'Orwell, opposant les deux dictatures dans les annales du passé, la comparaison dévoile toutes les similarités intentionnelles entre deux pays, c'est-à-dire Océania et l'Abistan, ce qui démontre l'universalité du conflit, des divisions et de l'oppression sociale.

Il est évident que Sansal s'est inspiré de *1984*: le protagoniste vit dans un pays totalitaire fondé sur le contrôle et la propagande, incessamment en guerre avec l'Est. Tout est inspecté par la ministère de la Vérité et la Police de la Pensée, comparable à la Juste Fraternité, surveillant ceux qui commettent des crimes de pensée indépendante. Le protagoniste, similairement à Ati, est un individu qui commence à douter du système et penser en dehors de catégories proposées par l'État. De plus, le pays lutte constamment contre l'Ennemi prêt à compromettre les valeurs sur lesquelles la nation d'Océania est fondée. Afin de créer une version universelle de l'histoire, les employés des archives la révisionnent et la façonnent jusqu'à ce qu'elle soit conforme aux attentes du gouvernement. À part la structure de la narration, le roman de Sansal partage avec son célèbre prédécesseur d'autres éléments dont l'existence est mise en relief par l'auteur. Un d'eux est la création d'une langue spéciale caractérisée par la brièveté, qui a remplacé des langues anciennes. *L'abilang*, naturellement nommée ainsi en hommage au leader Abi, constitue une manifestation des limitations de chaque sphère de la vie. Une seule langue enseignée au peuple unifie la nation et empêche d'ouvrir d'autres perspectives à ceux qui voudraient savoir plus. En résultat, l'utilisation de *l'abilang*, traitée en tant que langue sacrée, est obligatoire, d'autant plus que d'autres langues, en étant des « fruits de la contingence » (2015 : 64) corrompent l'âme et séparent les gens. *L'abilang* assiste à la propagation de la religion car sa provenance sainte affecte la signification des mots, désormais chargés « d'un message infiniment bouleversant » (2015 : 94). En outre, comme l'est indiqué par l'hypothèse de Sapir-Whorf (DENHAM, LOBECK, 2009 : 346), la novlangue change la perception du monde de ses locuteurs. Pareillement à Orwell, qui a inventé 'Miniluv' pour désigner 'Ministry of love' ou 'Ingsoc' pour parler de 'English socialism', Sansal crée de nouveaux mots, la plupart d'eux liés à Abi le Délégué, par exemple 'Abigouv' (son gouvernement) ou 'leg-abi' (sa légion). Il se peut dire également que *l'abilang* ressemble à la novlangue dans le contexte

de l'impact que les changements linguistiques ont sur les anciennes formes d'expression de sorte que les mots soient supprimés: "We're destroying – scores of them, hundreds of them, every day. [...] It's a beautiful thing, the destruction of words" (ORWELL, 2016: 56). L'appauvrissement de la langue reflète l'appauvrissement intellectuel, comme dans *2084*, où les protagonistes apprennent des mots français inconnus pour eux. D'ailleurs, les similarités découlent du fait que l'*abilang* emprunte l'idéologie liée à l'idiome d'Orwell tandis que «sa conception s'inspire de la novlangue de l'Angsoc» (SANSAL, 2015: 260). L'aspect linguistique se lie, en effet, au commandant Abi, un reflet de Big Brother, donc du pseudonyme qui est cité directement vers la fin de *2084*, où le lecteur apprend la référence à Orwell la plus importante: le dernier pays vaincu par l'Abistan était «gouverné par un dictateur fou nommé Big Brother» (2015: 240). Cependant, le fameux nom n'apparaît que quelques pages avant l'épilogue tandis que sa forme déformée, Bigaye, suggère le rapport avec le texte classique d'Orwell au début de l'histoire.

En guise de conclusion, la dystopie permet à l'auteur d'illustrer les conflits dont la présence rend possible l'éclosion du totalitarisme, le système fondé sur le contrôle de la société et l'abus de pouvoir. Pourtant, la narration, qui s'appuie sur la référence au classique *1984*, souligne l'inconsistance de tout conflit, y compris interculturel, parce que la dictature constitue toujours une grande menace à la liberté, indépendamment de la culture ou religion. Malheureusement, bien que l'auteur fasse allusion à l'espoir, il suggère en même temps le retour du régime totalitaire, dû aux défauts de la démocratie. Comme Sansal (2015: 255) l'observe, «l'Abistan est l'Abistan et restera l'Abistan», malgré le changement du pouvoir ou des initiatives individuelles.

Bibliographie

- ASSOULINE Pierre, 2017: «Il les a Trumpé!». *Le Magazine Littéraire*, n° 577, 12–14.
- BALE Jeffrey, 2009: "Islamism and Totalitarianism". *Totalitarian Movements and Political Religions*, n° 10/2, 73–86.
- CARPENTIER André, 1985: «Avant-propos». In: *Dix nouvelles de science-fiction québécoise*. Montréal, Les Quinze, 9–16.
- DENHAM Kristin, LOBECK Anne, 2009: *Linguistics for Everyone – An Introduction*. Boston, Wadsworth.
- JAMES Edward, 2003: "Utopias and anti-utopias". In: *The Cambridge Companion to Science-Fiction*. Edward JAMES, Farah MENDLESOHN, eds. Cambridge, Cambridge University Press, 219–229.
- MACLEOD Ken, 2003: "Politics and science fiction". In: *The Cambridge Companion to Science-Fiction*. Edward JAMES, Farah MENDLESOHN, eds. Cambridge, Cambridge University Press, 230–240.

MILOT Jean-René, 1975: *L'Islam et les musulmans*. Québec, Les Editions Fides.

ORWELL George, 2016: *1984*. Hong Kong, Enrich Culture Group.

SANSAL Boualem, 2015: *2084: La fin du monde*. Paris, Gallimard.

Note bio-bibliographique

Ewa Drab est maître de conférences dans l'Institut des Langues Romanes et de Traduction à l'Université de Silésie à Katowice et auteure de plusieurs publications, par exemple dans *Fantasy Art and Studies* et *Svět literatury*. Dans sa recherche académique, elle se concentre sur l'analyse des littératures imaginaires du XX^e siècle et sur la spécificité de la traduction de la fantasy anglophone contemporaine. Ses intérêts professionnels concernent également la dystopie, le steampunk et la fantasy à la française de Pierre Pevel.

ewa.drab@us.edu.pl